

Pourquoi faut-il apprendre le français?

Jean-Paul REAU

Ce n'est pas une mince gageure que de prendre la parole devant les professeurs et étudiants de la prestigieuse Université Nationale de Séoul.

Je le fais aujourd'hui avec simplicité sur le ton de la causerie et sans message magistral, pour vous faire partager quelques idées sur les raisons qui doivent pousser à maintenir l'enseignement du français en Corée, à un très haut niveau.

Dans cet esprit, je conçois mon intervention davantage comme un jeu ouvert de questions/réponses que comme une conférence "ex cathedra."

Mais avant de commencer à vous livrer quelques réflexions, je voudrais vous lire un extrait d'une lettre que j'ai reçue cet été d'un jeune Coréen, et qui touche à quelques-uns des points que je développerai :

«Certes, parler français en Corée, c'est d'abord un plaisir. Parce que cela me permet de sortir de la "prison intellectuelle" où l'échange de vue n'est pas libre, où les sujets de la conversation sont bien limités, autrement dit où il existe beaucoup de tabous.

Parler français, c'est encore un enrichissement intellectuel. Parce que je vois les choses d'un autre regard, que j'apprends beaucoup de choses de la part des amis français ou francophones.

Enfin parler français en Corée, c'est un privilège. Parce que cela me réserve des occasions précieuses d'avoir des émotions inattendues».

On trouve ici, spontanément exprimées, quelques-unes des idées fortes de ce qui justifie à mes yeux l'enseignement du français en Corée.

J'en viens maintenant au vif du sujet que j'ai choisi de traiter aujourd'hui.

1 Tout d'abord un mot sur la situation actuelle des études françaises en Corée.

D'après les éléments dont je dispose, la situation des études françaises en Corée (—je parle ici des lycées et des Universités en même temps —) reste plutôt bonne.

La qualité des enseignants est excellente et pourrais-je dire : s'améliore sans cesse, tant sur le plan de la formation initiale que sur celui des méthodes pédagogiques.

Cela est connu : je ne m'y étends pas.

Je sais aussi que l'enseignement du français est menacé.

Pourquoi est-il menacé? Eh bien, ne nous cachons pas la réalité : il est menacé par la lame de fond de ce qu'on appelle "la globalisation," et qui, bien souvent, est synonyme d'omni-présence de l'anglo-américain standard qui est devenu la "lingua franca" de la communication internationale.

Sur ce point, évitons d'abord un malentendu qui nuirait à notre cause plus qu'il ne la servirait. L'anglais dont je parle ici n'est pas la langue de Shakespeare, de Virginia Woolf ou de Faulkner, avec ses nuances et sa puissance évocatrice. C'est une langue anglaise appauvrie et caricaturale, dépourvue d'identité. C'est ce que l'on nomme le World Standard Spoken English et—croyez-moi—les Anglo-Saxons eux-mêmes ne sont pas sans inquiétudes sur l'influence que cette langue composite gagne aussi

sur leur propre langue.

On peut dire beaucoup de choses sur ce point, mais je crois, en tout cas, qu'il faut se garder d'une vision manichéenne, qui mettrait face à face le français et l'anglais.

En revanche, il est essentiel de rester vigilant sur le danger de l'uniformisation, de "la pensée unique." Et, de ce point de vue, la défense de la pluralité des langues est primordiale.

Puisque je représente la France, c'est du français que je parlerai, en essayant, devant vous d'illustrer ses origines et sa beauté.

Langue romane, dont le premier texte -chacun le sait- est le SERMENT DE STRASBOURG (842), elle plonge ses racines dans le fonds gréco-latin de la civilisation occidentale, par une synthèse en notre Moyen-Age chrétien des influences romaines et grecques. Chacun a lu *Le nom de la Rose* d'Umberto ECCO dont l'action se situe exactement au moment où l'étude du grec fait retour en Occident.

Je m'arrête un instant ici car nous y trouvons l'origine de la langue française et l'origine de sa beauté.

BEAUTÉ DE LA LANGUE FRANCAISE

I. L'HÉRITAGE ROMAIN ET LA CLARTÉ

Le texte fondateur de la langue française, le SERMENT DE STRASBOURG, est encore presque un texte latin. Un exemple. Quand il dit : "*D'ist di en avant?*" l'expression est plus proche du latin "*de ista die in ab ante*" (latin déjà bien barbare) que du français actuel : "à partir de ce jour et dorénavant" Influence primordiale, donc, du latin. Or, qu'est-ce que le latin apporte à la langue française, qui en est l'une des héritières?

Le latin possède, dans le groupe des langues indo-européennes, une puissante originalité formelle et psychologique ; et l'on peut, en l'étudiant, même en dehors des textes, avoir un premier aperçu de cet accord entre l'esprit national et le langage, d'où sort une littérature. On notera seulement que cette étude retrouve les tendances spirituelles moins des Latins primitifs que des Latins du IV^e siècle : déjà riches d'histoires et brassés d'éléments divers.

L'intelligence latine est très peu spéculative : la science pure, les mathématiques, poussées si loin par les Grecs, ne l'intéresseront jamais. Elle est précise cependant et suivie : mais son analyse ne se porte que sur les réalités, et surtout les réalités humaines. Le droit pratique est son triomphe : les problèmes concrets que posent à chaque instant dans la société les existences les plus chétives lui procurent une foule d'occasions de s'exercer : elle compare, précise, distingue infatigablement ; mais, si subtile qu'elle arrive à être, elle revient toujours aux réalités. Le droit sera (Cicéron l'a bien vu) la philosophie, la psychologie, la sociologie, la dialectique, la logique des Romains. Mais, à côté de lui, sera aussi la politique, qui juge les différences, calcule les forces en présence, apprécie les suites et recherche à chaque instant l'équilibre. Point de théorie en tout cela, au moins tant que l'influence grecque n'eut pas débordé l'esprit romain ; mais une certaine obstination passive qui, consciente des pressions diverses, ne cède qu'au dernier moment, presque toujours à temps, et juste de ce qu'il faut. Par là les Romains furent des dominateurs hors ligne : ils ont organisé au bénéfice de l'État jusqu'à la religion, toute mêlée qu'elle était d'éléments indo-européens et indigènes, d'apports étrusques, grecs, sabins... Dans le domaine intellectuel, généralisation et vulgarisation seront des formes essentielles de l'esprit latin.

Ce génie d'adaptation et d'organisation semble indo-européen à l'origine ; mais sa forme romaine, d'une particulière netteté,

doit peut-être beaucoup à la suite d'expériences politiques très diverses auxquelles furent peut-être soumis les Latins. Certain esprit de soin méticuleux, de scrupule religieux, paraît perpétuer l'influence étrusque. La fidélité sans cesse proclamée, à la coutume des ancêtres (*mos maiorum*) est un phénomène général, mais auquel l'aristocratie gouvernante des V^e-IV^e siècles a conféré une extrême rigidité.

Car, malgré l'habitude des cadres sociaux, le respect de la «majesté» de l'Etat et un formalisme presque oppresseur déjà, les volontés particulières restent puissantes. Le paysan, sur son bien, est routinier, mais personnel et processif ; dans les villes du Latium, dont la décadence se précipite, se cultive un individualisme grondeur ; à Rome, où la plèbe agit politiquement de façon grégaire, chacun pourtant accueille à sa manière idées et impressions nouvelles qu'apporte sans cesse le trafic extérieur, et poursuit avec énergie contre tous son intérêt particulier. D'une société en apparence très rigide ne cessent d'émerger de fortes personnalités, révolutionnaires avec audace ou consciemment originales sous les apparences d'une règle consentie.

Il ne paraît pas en un tel tempérament y avoir grande place pour la poésie. Pourtant l'imagination latine a ses ressources et son originalité. L'attachement aux réalités concrètes et l'attention scrupuleuse à en distinguer les différences, même peu apparentes, et les moments successifs, développaient les dons d'observation et les facultés descriptives. Cela se saisit, d'une façon bien naïve, dans les listes (*Indigitamenta*) de dieux proprement romains : une foule d'entre eux ne sont que des épithètes, qui révèlent l'analyse précise des services qu'on attend d'eux et qui, vaille que vaille, les décrivent. Surtout en matière agricole, ou quand il s'agit du détail de la vie familiale, des progrès de l'enfant, l'effort a quelque chose de touchant, et même de prometteur en sa gaucherie. Toutes les réalités de la vie quotidienne, les minuties du champ, de la maison, de la famille, nourris-

sent l'imagination de l'homme latin : source de poésie intime et réalisée.

Tous ces traits sont à l'origine de ce que l'on nomme "la clarté du français" et qui est un des points-clés de sa beauté.

Il est superflu de rappeler que le français est resté jusqu'en 1919 la seule langue diplomatique. Même le traité de Versailles, en admettant la concurrence de l'anglais, donnait la priorité au texte français en cas de contestation. Tant on trouvait à notre langue une clarté supérieure. On cite souvent le cas d'un diplomate qui, à la fin d'une conférence où l'on n'avait parlé qu'anglais, fut prié de rédiger en français le communiqué final, parce qu'on supposait que l'esprit d'un français a des chances d'être plus clair. On se rappelait toujours la célèbre phrase de Rivarol : "Ce qui n'est pas clair n'est pas français."

C'est en effet cette passion de la clarté qui, dans nos grandes époques, nous a le plus distingué des autres peuples. La France a été longtemps le seul pays où une discussion grammaticale quelconque, qu'elle portât sur le sens précis d'un mot ou sur une question de syntaxe, était sûre de passionner presque tout le public d'un journal.

Où en sommes-nous à cet égard? Tout a bien changé à l'étranger comme en France, du fait que nos civilisations sont devenues des civilisations de masses, forcément plus grossières. Le culte de la langue et l'exigence de la clarté supposent un goût des nuances qui ne semble pas se développer, dans notre époque avide de propagandes sommaires. C'est pourtant chez nous encore qu'on aurait le plus de chance de le rencontrer, tant que notre enseignement ne sera pas tout à fait en miettes. Avec tout le respect qu'on doit aux grands noms de la littérature anglo-saxonne, on peut tout de même dire que si aujourd'hui le monde préfère l'anglais, c'est parce que les masses

s'intéressent plus à la vie pratique qu'à la pensée délicate, et en somme à la quantité plus qu'à la qualité. À quoi s'ajoute que la science prend de plus en plus d'importance, et qu'étant internationale par nature elle a avantage à s'exprimer dans la langue la plus répandue. C'est naturel, c'est inévitable : mais il est incontestable aussi que le souci d'une communication parfaite entre les élites ne fera que grandir à mesure que les spécialisations creuseront entre elles des fossés plus profonds. Aussi, sans prétendre à ressaisir une audience qui fut si générale et si durable, devons-nous au moins nous appliquer à ne rien renier de nos vertus, dont la clarté est la première, et la gaieté peut-être la seconde : j'entends par-là cette sorte de bonne humeur qui est la marque de nos classiques, même quand leur clairvoyance y laisse poindre un fond d'amertume. Voltaire pouvait dire encore : "Un français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément." Toutes les fois que nous exportons à l'étranger des livres confus ou tristes, notre cote y baisse encore un peu : car l'étranger sait les faire, au moins aussi bien que nous.

Mais la beauté du français ne se réduit pas à sa clarté. C'est que, par-delà l'influence latine, il y a l'influence grecque ! Et avec elle, nous touchons à ce qui est le coeur de la civilisation occidentale telle que l'a diffusée la France des XVII^e et XVIII^e siècles.

II. L'HÉRITAGE GREC ET LA FINESSE

Cette influence grecque, je vais la résumer en trois mots : *Logos*, *Epistémè*, *Polis*, soit : le Verbe, le Savoir, La Cité.

L'apparition de la *polis* constitue, dans l'histoire de la pensée grecque, un évènement décisif. Certes, sur le plan intellectuel

comme dans le domaine des institutions, il ne portera toutes ses conséquences qu'à terme : la *polis* connaîtra des étapes multiples, des formes variées. Cependant, dès son avènement, qu'on peut situer entre le VIII^e et le VII^e siècle, elle marque un commencement, une véritable invention qui restera inconnue ailleurs. Par elle, la vie sociale et les relations entre les hommes prennent une forme neuve, dont les Grecs sentiront pleinement l'originalité.

Ce qu'implique le système de la *polis*, c'est d'abord une extraordinaire prééminence de la parole sur tous les autres instruments du pouvoir.

Elle devient l'outil politique par excellence, la clé de toute autorité dans l'Etat, le moyen de commandement et de domination sur autrui. Cette puissance de la parole—dont les Grecs feront une divinité : *Peitho*, la force de persuasion—rappelle l'efficacité des mots et des formules dans certains rituels religieux ; cependant, il s'agit, en réalité, de tout autre chose.

La parole n'est plus le mot rituel, la formule juste, mais le débat contradictoire, la discussion, l'argumentation. Elle suppose un public auquel elle s'adresse comme à un juge qui décide en dernier ressort, à mains levées, entre les deux partis qui lui sont présentés : c'est ce choix purement humain qui mesure la force de persuasion respective des deux discours.

Toutes les questions d'intérêt général qui définissent le champ de l'*archè* sont maintenant soumises à l'art oratoire et devront se trancher au terme d'un débat : il faut donc qu'elles puissent se formuler en discours, se couler dans le moule de démonstrations antithétiques, d'argumentations opposées. Entre la politique et le *logos*, il y a ainsi rapport étroit, lien réciproque. L'art politique est, pour l'essentiel, maniement du langage ; et le *logos*, à l'origine, prend conscience de lui-même, de ses règles, de son efficacité à travers sa fonction politique.

Ce sont ces apports successifs qui font la richesse et la beauté de la langue française, ce sont eux qui ont donné sa place à la

France.

Nous avons de la peine à nous figurer aujourd'hui ce que fut pendant plus de deux siècles l'engouement de l'Europe pour tout ce qui venait de France : non seulement notre langue, mais nos usages, nos manières, et nos goûts en matière d'art, notamment pour la peinture et l'architecture : puisque les peintres en herbe désertèrent Rome pour Paris, et que chaque petit prince allemand voulut avoir son Versailles. Non seulement des souverains comme Gustave III ou Catherine II eurent une éducation toute française, mais on cite l'exemple de Marie-Thérèse qui, forcée de rédiger une lettre en allemand, s'excusait d'avance des fautes qu'elle allait y faire, ou celui de Frédéric II se faisant traduire en français les livres allemands susceptibles de l'intéresser. La liste serait interminable de nos bons écrivains de naissance étrangère. Qu'il suffise de rappeler le napolitain Galiani, qui ne se sentait chez lui que chez nous, et crut quitter sa vraie patrie quand les exigences de sa carrière le rappelèrent à Naples : l'Irlandais Hamilton dont les *Mémoires du comte de Gramont* sont un des chefs-d'oeuvre de notre langue : la Hollandaise Belle de Zuylen, dont le roman *Caliste* fut célèbre, avant qu'elle devînt Mme de Charrière et l'amie de Benjamin Constant, et plus récemment—je prends au hasard : l'Irlandais Samuel Beckett, l'Italien Hector Biancotti, le marocain Tahar Ben Jelloun ou le Roumain Cioran.

Ce rayonnement, qui a survécu longtemps à toutes nos défaites (jusqu'en 1914 au moins le français a été la seule langue étrangère de l'enseignement allemand), a été facilité par le fait que nos grands écrivains n'ont jamais été français d'une manière étroite. Les grandes oeuvres de notre scène tragique ont des sujets espagnols comme *Le Cid*, au besoin turcs comme *Bajazet* ou arméniens comme *Polyeucte* : sinon ils sont grecs ou romains, mais jamais français. Comme la Grèce d'autrefois à Rome, et plus qu'elle, nous avons répandu des modèles humains mais non nationaux.

Evidemment l'Allemagne, la Russie, les pays du Nord ont été plus dociles à notre influence que l'Angleterre, l'Espagne ou l'Italie, mais les différences sont de degrés, non de nature. Les premiers Allemands qui traduisirent Shakespeare en leur langue travaillaient sur des traductions françaises, tant l'anglais restait une langue confidentielle. On sait que Voltaire et Mme du Châtelet s'en servaient à la cour pour n'être pas compris, comme plus tard Chateaubriand et Mme de Staël pour évoquer des souvenirs communs, et même comme Stendhal qui croyait naïvement décourager les indiscrets en écrivant *King* au lieu de roi. Il n'y eut longtemps de théâtre européen que le nôtre, et on cite l'anecdote d'une de nos actrices, un peu effrontée peut-être, qui, dînant à la cour d'un prince allemand au milieu de beaucoup d'autres convives, se permettait de lui dire : "Si je comprends bien, Monseigneur, il n'y a que vous d'étranger ici."

JE VIENS DE VOUS PARLER DE LA RICHESSE ET DE LA BEAUTÉ DE LA LANGUE FRANCAISE, JE VAIS ABORDER LA QUESTION DE SON UTILITÉ.

UTILITÉ DE LA LANGUE FRANCAISE DANS LA MODERNITÉ

Je commencerai par une question : qu'est-ce qu'une langue? D'où découle la réponse à une seconde question : qu'est-ce qu'apprendre une langue?

Si je voulais utiliser une formule synthétique, je dirais que "parler, c'est créer du réel" et donc, parler une langue étrangère, c'est créer un réel nouveau par rapport au sien propre.

Les langues, en effet, ne divisent pas le monde de la même façon, elles ne mettent pas en oeuvre les mêmes affects.

En vous disant que "parler, c'est créer du réel" je sais bien que je n'innove pas, puisqu'il y a beau temps que les épistémologues

nous ont enseigné que "le réel n'est pas donné : il est construit par les mots qui le découpent" (Bachelard).

Nous appartenons au langage bien plus qu'il ne nous appartient. Jolis parleurs ou mauvais entendeurs, les humains jouissent et souffrent ensemble, parce qu'ils sont aptes au *logos*, et qu'ils pratiquent tous un ou plusieurs idiomes.

Apprendre une langue étrangère, c'est certes apprendre à communiquer, mais c'est aussi s'initier à un nouveau mode de pensée, se familiariser avec une autre façon de se représenter mentalement les réalités d'expérience.

Apprendre une langue étrangère, c'est donc passer d'un système de représentation à un autre, c'est voir le monde différemment, ouvrir une fenêtre nouvelle sur sa propre culture.

C'est là un point essentiel et j'aimerais m'y arrêter un peu.

Pour parler de l'enseignement du français, il faut se poser la question de l'image du français et de ce qui la suscite, problématique éminemment déterminante pour l'avenir, lorsqu'on se penche sur l'utilité du français.

Un ouvrage récent de Mariette Mathey *Les langues et leurs images* présente cinq critères déterminants pour l'image d'une langue. Il s'agit des critères :

- économique
- social
- culturel
- épistémique
- affectif.

Posons les questions à propos du français :

— Le français offre-t-il un accès au monde économique, au marché du travail?

— Le français offre-t-il des possibilités de promotion, d'ascension sociale?

— Quels sont les indices de prestige qui lui sont attachés?

— Quelle est sa valeur éducative comme langue de questionnement et de savoir? Quelle est sa valeur formative?

— Quel poids de l'histoire entre dans sa représentation? Quelles relations harmonieuses ou conflictuelles ont marqué les rapports de la France avec le pays hôte?

Ces critères déterminent largement les représentations et les appréciations que l'on porte sur ses locuteurs, sa culture, son apprentissage, son utilité, sa valeur de vérité.

Pour la façon d'y répondre en Corée, vous êtes évidemment mieux placés que moi, et nous en débattons tout à l'heure, si vous le voulez bien.

Je vous propose simplement de considérer que «la valeur d'une compétence dépend du marché particulier sur lequel elle est mise en oeuvre».

Mais je fais un pas de plus dans l'analyse.

Il y a des moyens à privilégier pour que le français conserve son statut de grande langue internationale. Quels sont-ils?

Ils sont de deux ordres et ils sont contradictoires :

Les premiers sont ceux liés à la modernité en train de se faire et qui mettent à mal quotidiennement ce qui a fait l'identité française.

Les seconds sont liés à l'image traditionnelle de la France, la place qu'occupe la culture dans la représentation de sa langue : l'universel comme mode de penser le rapport au monde.

Je vais d'abord considérer la place nécessaire qu'il convient de faire à la modernité dans la représentation du français, en examinant trois aspects de cette modernité : la mobilité, la

virtualité et ce que l'on nomme "la décentration"

I. TROIS ASPECTS DE LA MODERNITÉ

I.1. La mobilité contre l'enracinement

Là où la France propose l'enracinement, la modernité oppose la mobilité ; là où la France propose un espace unifié, aménagé, la modernité postule la virtualité ; là où la France propose comme modèle la nation creuset, la modernité oppose "le décentrement" la déterritorialisation (excusez ces mots qui sonnent comme des barbarismes, mais ils font cortège à la modernité : force est de le constater).

La mobilité consiste à inventer constamment des réponses au changement. Ceci va à l'encontre d'une pratique qui mise sur le temps long, sur les images stables et les situations récurrentes.

Les publics que l'on cherche aujourd'hui à capter imposent de se déplacer avec eux, d'être en mesure de capter les nouvelles modes, de pouvoir se transformer en "chasseurs de tendances" pour faire apparaître le français comme un objet de désir et de consommation. (— mais oui! — nous ne sommes plus au siècle des Lumières!)

Le deuxième aspect de la modernité que j'examinerai ici est la virtualité.

I.2. La virtualité contre l'espace unifié

Nous nous énonçons dans notre langue comme un espace unifié, identifié, "culturé," aménagé.

La virtualité, elle, nous introduit dans le *cyberespace*, avec sa visibilité la plus spectaculaire : la Toile, *le Web*.

Or ce qui caractérise le cyberespace, c'est la discontinuité.

Comment résoudre la tension entre ces deux pôles? Comment donner au français une place dans la virtualité?

L'avenir pour le français passe donc par une multiplication des sites : par l'accroissement de la quantité d'informations disponibles ; par un abandon de la volonté de contrôle qui bloque la visibilité mondiale de notre culture.

Ici s'impose une conception décentralisée de l'échange et du partage.

Ici s'organisent de nouveaux partenariats, où la place faite à l'initiative périphérique devient centrale. Dans le cyberspace il n'y a en effet ni localisation ni identification certaines.

J'en viens au troisième aspect de la modernité.

1.3. La décentration contre la nation

La révolution des technologies de l'information et de la communication impose un fonctionnement a-national ou transnational là où la nation est vécue comme aventure spirituelle. Elle découpe le réel en sites particuliers d'intérêts, là où la nation transcende les intérêts. Elle met en avant les liaisons directes de citoyens à organismes, du local au global, là où la nation structure, hiérarchise les parcours : elle autorise le déplacement en surface (on *surfe* sur le net, on *glisse* en skate ou en rollers sur la ville) là où la nation enracine : elle conforte les communautarismes (les latinos parlent aux latinos, les femmes aux femmes), au point qu'on assiste à une vraie retribalisation là où la nation fond les identités particulières.

Sur ce point, même par goût du paradoxe, je ne vous dirai pas que pour défendre le français, il faut savoir être a-national. Je vous dirai, au contraire, qu'il est essentiel de rester soi-même, mais non pas frileusement ou bêtement. Rester soi-même avec ses doutes, ses questions et son goût du mouvement.

Nous pouvons aussi compter sur tout le fonds du solipsisme gaulois qui a engendré le sens français de l'irrévérence et de la facétie.

Mais il y a plus.

La défense de cette idée d'ouverture implique la répudiation des hiérarchies du préjugé : la capitale au-dessus des régions, la source historique au-dessus des nouveaux mondes.

Lorsqu'on est armé de ces options généreuses, l'enrichissement de l'aventure l'emporte sur la crainte d'un dangereux foisonnement.

De franchir les cours d'eau originels de son *Ile*, puis les provinces, les frontières, enfin les mers, le français s'est enrichi et assoupli.

De la culture française, on peut dire la même chose.

En conclusion, ces trois vecteurs de la modernité que sont la mobilité, la virtualité et la "décentration" imposent pour l'avenir du français de privilégier les images d'une langue en prise sur le changement, capable de l'exprimer, de l'inventer ; incarnée dans des objets porteurs de sens autant que de plaisir ; qui accorde toute leur place aux initiatives périphériques, plutôt que de les suspecter.

Or, le français—nous l'avons vu plus haut—est porteur de deux valeurs fondamentales : l'universel et la culture.

Voyons ce qu'il en est dans le monde contemporain.

II. DEUX VECTEURS LIÉS A L'IMAGE DU FRANCAIS : L'UNIVERSEL ET LA CULTURE

II.1. Le faux universel des mass media

Régis Debray décrit l'entrée dans le cybermonde comme l'entrée dans l'espace intercontinental de la publicité de la série, du best-seller.

Culture consumériste!

Un professionnel français de la publicité rappelait aussi comment quelques marques américaines avaient imposé le système

de valeurs de l'Amérique (Coca-Cola, la jeunesse ; Marlboro, la sérénité ; Levi's, la liberté ; MacDonald, la famille ; Nike, l'engagement personnel), le tout sur fond de multiculturalisme.

Nous sommes ici en train de vérifier les réflexions prémonitoires de Kundera (*Les Testaments trahis*) et Baudrillard (*Cool memories et Amérique*) sur la fin de la culture, ce que Kundera appelait "la sortie de la culture."

Cette entrée dans le monde de la danse des signes s'oppose à une vision unifiante de la culture qui vise l'oeuvre d'art ou—pour faire vite—l'oeuvre unique à la manière proustienne.

Mais la culture française n'en est pas restée à "la recherche du temps perdu." Il y a des créateurs contemporains, en France et dans cet espace émouvant de jaillissement qu'est la francophonie.

II.2. L'universel en danger

Alain Finkielkraut l'a bien montré dans son essai le plus brillant, *La Défaite de la pensée*, la pensée de l'universel est largement mise à mal ; et, dans les faits, peu partagée.

Battue en brèche par la résurgence des nationalismes, elle est combattue par ceux qui lui préfèrent la violence des singularités.

Par ailleurs, l'effondrement de l'idéologie universaliste (je ne parle pas ici de la religion qui n'est pas une idéologie), conjuguée à l'accélération de la mondialisation aboutit à valoriser la référence identitaire et le particularisme ethnique ou religieux. On pense sa différence en même temps qu'on stigmatise l'adversaire, et on valorise tous les signes culturels de cette différence.

Il y a là un grave danger et il n'est pas seulement culturel. Il touche à l'avenir même du monde et aux guerres qui y éclatent au nom de pseudo-idéaux nationalistes ou religieux.

Si l'on veut résister à ce modèle identitaire et particulariste, quelles réponses le français a-t-il à opposer? Celle par exemple que propose Edgar Morin : intégrer sans désintégrer ; respecter le divers tout en reconnaissant le tout ; (...), reconnaître l'ina-

chèvement.

La culture française est une culture de l'ouverture, de la curiosité de la diversité.

Elle tient cela de ses origines.

De la pensée grecque, elle a hérité le goût de rechercher sans cesse *Aléthia*, la Vérité, qui toujours se donne en se déroband, dégonfle la complaisance satisfaite et rend les hommes mécontents, difficiles pour eux-mêmes par la démangeaison d'en savoir plus. Personnage étonnant de Socrate qui cherche la science et non pas les trucs ni les recettes. Il désagrège par ses questions les cosmogonies massives des Ioniens et le monisme étouffant de Parménide. Ce qu'il reproche aux marchands d'orviétan (comme plus tard Auguste Comte à Saint-Simon), c'est d'improviser là où il faudrait analyser et de revenir en somme aux approximations routinières du probabilisme. Par son "ironie" il crève les outres d'éloquence et dégonfle les vessies toutes pleines d'un vain savoir.

C'est Socrate, l'homme *démonique*, qui affole les citoyens, qui les saoule de dialectique et d'idées aiguës : il y a désormais de la place en Grèce pour les pensées agiles et déliées, pour la critique féconde. Socrate est mort, et pourtant sa mort est restée vivante parmi les hommes. Socrate ressuscite à tous moments dans nos coeurs, car on n'élude pas sa mauvaise conscience rien qu'en lui faisant boire de la ciguë. Diversité et ouverture!

Il faut aussi savoir faire une place au désir et au rêve. Le presque-rien n'est rien, ou à peu près, mais on s'expose à des mécomptes si l'on n'en tient pas compte.

Or, promouvoir l'image du français pour demain, c'est promouvoir une langue qui oppose au marché la culture : aux produits les valeurs : au repli identitaire, l'exception de l'universel.

C'est, dans la mesure où le français saura redéfinir ce qui est porteur de sa spécificité—la culture, l'universel—, c'est dans la mesure où le français saura intégrer les nouveaux paramètres de la modernité—la mobilité, la virtualité, "la décentration"—, c'est

dans la mesure où il saura dire, montrer qu'il n'y a pas de fatalité de la globalité et de la mondialisation, c'est dans cette mesure que le français restera, tel qu'on l'a rêvé et voulu, la langue d'un Antidestin.

La langue française souffre en Corée, comme ailleurs, d'une volonté *délibérée*, mais peu *libre*, de donner la prééminence à l'anglo-américain de l'échange le plus sommaire.

Si la motivation n'est qu'économique, nous ne sommes plus dans un cadre linguistique ou culturel général, mais justement dans le cadre d'une économie restreinte, soit un moment historique qui prendra fin. Et ensuite?

Le plurilinguisme passe avant tout par la reconnaissance et la connaissance de sa langue maternelle. Si la valeur de la langue maternelle est dépréciée, la valeur de toute autre langue l'est également.

Il existe des valeurs éthiques, philosophiques et culturelles qui transcendent les impératifs économiques.

Ce qui est tragique et terrifiant, c'est que ce qui devrait être tenu pour une vérité allant de soi est devenu une exception française. Cette exception, nous la revendiquons et la défendons.

Il me semble que d'autres arguments restent à approfondir, ou à inventer. On entend souvent dire des jeunes qu'ils ont choisi le français, qu'ils l'ont choisi parce qu'ils l'aiment tout simplement.

Que cherchent-ils, ces jeunes, dans cette langue «étrange» qu'est le français et qui répond à leur demande d'affectivité?

Quelle sorte de structuration personnelle peut leur apporter l'accès aux démarches intellectuelles propres à la France?

Esprit critique, ouverture, curiosité, émancipation de certains modèles caractéristiques de leur société?

L'affect, qui colore la relation nouée avec le français, demande à être pris en considération pour inventer des styles d'enseignements différents, où l'on pratique une langue essentiellement

pour des raisons de goût.

Que le français déverrouille les esprits et les sensibilités, voilà en définitive la seule force de motivation qui peut réconcilier les jeunes avec cette langue réputée "difficile."

Créativité, autonomie, esprit critique, c'est précisément ce qu'on est en droit d'attendre des études françaises.

En conclusion, je dirai qu'il faut apprendre le français, parce qu'il est un ferment, porteur de désir et de rêve. J'ajouterai qu'apprendre le français, c'est faire vivre le coréen, lui ménager une place pour l'avenir.

한국에서의 불어 교육과 현대의 불어

장-폴 레오

한 국은 수준 높은 불어 교육이 실시되고 있는 나라로서, 불어는 불어문 화권이라는 새로운 세계를 접할 수 있도록 함으로써, 새로운 체험과 감동을 경험할 수 있는 세계를 마련해 준다. 현재 한국에서는 대학에서 진행되는 학제 개편 등으로 불어 교육이 어려움을 겪고 있는 것이 사실이다. 그러나 불어는 문화, 첨단 과학 등의 많은 분야에 접근할 수 있는 가능성을 제공하며, 특히 세계적으로 대중화된 영어의 지배에서 벗어나 다양성을 추구할 수 있도록 도와준다. 불어는 라틴어와 그리스어의 지대한 영향을 받으면서 현재의 불어로 발전했는데, 라틴어에서는 그리스어의 현실감과 구체성, 명확함을, 그리스어에서는 서정성과 논리성을 물려받았다. 그 결과 역사적으로 유럽에서 불어는 외교어, 사교어, 문학어, 공문서용 언어로서의 위상을 지켜왔다. 대중화되어 가고 세계화, 단일화해가는 현대 세계에서 불어 교육의 당위성을 경제적, 사회적, 문화적, 인지적, 감성적인 차원에서 찾아볼 수 있다. 현대 불어의 특징은 유연하게 현실 세계를 표현해내는 능력, 인터넷과 같은 가상의 공간에서 단일어의 확실성을 지양하는 정보 교환어로서의 능력, 정체성을 보존하면서 다른 문화에 개방을 추구한다는 점에 있다고 할 수 있다. 이 특성들이 조화를 이루며 공고해질 때에만 현대 불어는 문화와 인류의 보편적인 가치들을 담아내는 언어로 남아있게 될 것이다.

한국에서의 불어 교육은 근시안적으로 경제적 측면에서만 고려되어서는 안되며 지적인 호기심을 표출하는 수단, 자유와 관용을 표현하는 매개체로 재인식되어야 한다. 더 나아가 다양한 외국어를 습득할 수 있는 장이 마련

된다는 것은 자국어인 한국어의 위상을 확립하고 수호하는 길이라는 점을 새겨야 할 것이다.

[통역 및 요약 : 최미경]